

L'INTÉGRALE 1987-2013

Flammarion

1987,
Manchester : dans un entrepôt reconverti en club la musique s'apprête à vivre sa dernière grande révolution. Vingt-cinq ans plus tard, la house music est un phénomène mondial. Ses artistes sont devenus des idoles ou bien les hérauts de nouvelles avant-gardes artistiques, quand l'esthétique techno est omniprésente dans notre paysage culturel. Depuis les ghettos noirs-américains de Detroit et Chicago jusqu'à l'explosion planétaire à l'orée des années 2000, du triomphe de la techno dans les charts internationaux à l'avènement du peer-to-peer, Laurent Garnier raconte, à travers son expérience et ses souvenirs, l'épopée électro : ses moments clés, ses acteurs, événements et lieux phares, ses histoires secrètes, ses excès et ses enjeux. Acteur essentiel et témoin privilégié de l'aventure électronique, il dévoile de l'intérieur les coulisses de l'odyssée techno.

Flammarion

13 x Création Studio Flammarion Graphisme de couverture : Rémi Pépin 2013 / Photo : © P. Ferlos © Flammarion

Electrochoc

Responsable éditoriale : Olivia de Dieuleveult
Direction artistique : Antoine du Payrat
Conception graphique et réalisation : Rémi Pépin

© Flammarion, 2003, 2013
ISBN : 978-2-0813-2386-5

Laurent
Garnier
David Brun-Lambert

Electrochoc

L'intégrale
1987-2013

Flammarion

« In the beginning there was Jack
And Jack had a groove
And from this groove came the groove of all grooves
And while one day viciously throwing down of his box
Jack boldly declared
Let there be house
& house music was born. »
Rhythm Controll, *My House*

« Mais comment exprimer la folie des dix dernières années
en faits et en personnes ? Toutes les revues musicales célébrant
les Djs et les organisateurs de soirées, tous les magazines de dance
furent impuissants à rendre compte du phénomène
avec authenticité. […] Car la vraie histoire ne se trouve pas
dans d'obscurs white labels ou dans les techniques des Djs
et des pop stars mais dans les émotions des personnes ayant
vécu ce désordre, cette absurdité, ces excès. »
Sarah Champion, préface de *Disco Biscuits*

Toutes les playlists d'*Electrochoc* sont disponibles
sur www.laurentgarnier.com

- Chapitre 1 -

I'll House you

Par où commencer ? Quel est le premier souvenir ? Si je ferme les yeux, je sens mes oreilles frémir. Il y a une soirée, une en particulier, sur les centaines vécues à travers le monde. Une soirée, et un disque durant lequel soudain quelque chose bascula. Dès le lendemain, dans chaque recoin de l'espace de Manchester, cette petite ville grise du nord de l'Angleterre, on en ressentit l'onde de choc.

Les radios et les clubs tremblèrent d'abord, puis ce fut le paysage tout entier qui se transforma, à une vitesse inouïe. Elle infiltra les disquaires, les pubs et les rendez-vous clandestins, se prolongeant jusqu'à une heure où le reste de la ville choisissait le sommeil. Cette vibration sexy et généreuse, tout le monde la reconnut.

Et notre histoire commence comme ça.

C'était un soir de pluie ordinaire du printemps 87, mes pas m'avaient mené à la lisière du quartier sinistré de Whitworth Street, face à un building de briques rouges délavées par des décennies de pluie torrentielle et de fumée industrielle : L'Haçienda. Ses videurs, son entrée étriquée. Et les ombres qui traînent autour des voitures garées, dealers en embuscade, étudiants en mal de sensations fortes.

J'entre dans l'immense salle, joue des coudes pour accéder au bar, commande un verre, sors de mes poches les deux livres réglementaires, et observe le manège du public dans ce club écrasé de lumières vives. Plein d'étudiants, quelques têtes louches, mais aucune trace d'embrouille.

Mike Pickering, un des Djs incontournables de Manchester, joue ce soir et, à l'image du métissage musical de la ville, sa sélection alterne funk et consonances latines, hip-hop et les premiers titres électro. Puis il met un disque non identifié, qui semble littéralement surgir d'un autre monde et modifie aussitôt le climat et l'espace : Farley Jack Master Funk, *Love can't Turn around.*

Et là, c'est comme un coup de poing dans le bide. Le volume sonore paraît avoir doublé, les voix sont syncopées, la rythmique est lourde, emmenée par un pied qui écrase tout. J'observe la réaction des danseurs, elle est instinctive. Ils cherchent pendant quelques secondes à adapter leurs pas et finalement se lâchent. Le sound-system de L'Haçienda crache des basses énormes et moi je n'y crois toujours pas. « C'est quoi, ce truc, c'est lourd, c'est dur ! » Je finis sur le dancefloor, je joins mes hurlements à ceux des autres, lève les bras sans cesser de brailler, mes cheveux se dressent, mes poils se raidissent, mes jambes tricotent pendant que les enceintes de L'Haçienda hurlent

« Love can't Turn aroound ».



Autour de moi les danseurs sont secoués de spasmes par ce beat. Malgré le souffle qui s'échappe des enceintes, ma main tente d'en toucher le grillage, pendant que le reste de mon être essaie de faire corps avec ces basses et... blanc... plus rien... fin du disque.

Pickering attend quelques secondes pour juger de son effet, un silence polaire emplit L'Haçienda toujours baignée d'une lumière orange.

Je reste planté là, sous le choc. Je me répète en boucle : « C'est quoi, ce truc ? C'est infernal. » Puis, dans la salle stupéfaite soudain réduite au silence, je me mets à hurler :

« Il me faut ce disque !! »

Mais Mike Pickering décide qu'on n'entendra plus *Love can't Turn around* ce soir.
Cette nuit-là, sur l'échelle de Richter, L'Haçienda obtient un vibrant 6,5. Et tandis que sans réfléchir je titube jusqu'à la sortie, tout mon corps appelant la fraîcheur de la pluie, une mélodie simple tourne en boucle dans ma tête, et éveille soudain en moi une vibration nouvelle.

6,5 sur l'échelle de Richter

Quelque chose de brûlant venait d'entrer dans ma vie :

la house music.

Playlist **Cassette**

Mantronix
Ladies

Pet Shop Boys
West End Girls

Trouble Funk
Pump me up

Beastie Boys
Hold it, now Hit it

Gwen Guthrie
Ain't Nothing Goin' on but the Rent

Dead or Alive
You Spin me round

Funkadelic
One Nation under a Groove

Aleem
Get Loose

Bon, remontons à l'origine de ma présence en Angleterre. Je n'ai jamais été doué pour les études. Je n'avais pas cette fibre. Mais chez les Garnier la tradition veut que les rejetons fassent l'école hôtelière. À la fin de cet apprentissage, j'ai été nommé valet de pied à l'ambassade de France de Londres. Poste qui m'offrait, à des centaines de kilomètres du noyau familial de Bougival, une liberté absolue et certains privilèges : à dix-huit ans je me retrouvais connecté à l'ensemble du microcosme de la nuit londonienne. Je débarquais dans les soirées privées les bras chargés de bouteilles de dom pérignon « empruntées » aux caves de l'ambassade alors que les autres invités n'apportaient que du mauvais alcool glané à l'épicerie du coin. Ce genre de bruits se répand très vite. En quelques semaines mon cercle de connaissances s'était considérablement élargi, et ma bande d'expatriés fut rapidement accueillie à bras ouverts dans tout ce que Londres pouvait compter de soirées privées.

De nouvelles amitiés naissaient. J'évoluais dans un cercle où la musique avait une importance capitale. Les réputations se construisaient autour d'elle. Prétendre s'y connaître en musique signifiait enregistrer des cassettes de mix et les offrir. Ça me prenait un temps fou, faute de matériel adéquat. Avec mes deux platines à courroies, sans ajustement de vitesse, il me fallait au moins six heures pour préparer mes sessions, enchaînant les disques en fonction de leur vitesse croissante et non de leur intensité – pour pallier de trop grands écarts, j'accélérais ou ralentissais du doigt la vitesse des vinyles.

La passion pour la musique était déjà là, il lui manquait un cadre. Je le trouvai dans la nuit. Ces années à l'ambassade furent marquées par la découverte de la nuit londonienne, un monde de musique, de fêtes, de zones d'ombre, de secrets et aussi de déviances. Pendant deux ans, j'ai traversé des dizaines de boîtes à la mode, j'ai fréquenté des clubs démodés, connu des fêtes improvisées dans des appartements qui s'achevaient invariablement dans une joyeuse et communicative destruction des murs, moquettes et mobilier. Je me suis attardé dans des sound-systems plus ou moins louches, la plupart du temps

dans des hangars où d'énormes sonos étaient posées à même le sol.

J'établis vite mon propre circuit de nuit, un parcours de divagation nocturne qui chaque soir me faisait pénétrer dans des lieux devenant au fil des semaines de véritables résidences secondaires.

Mes journées, elles, se déroulaient dans le confort Nouvel Empire de l'ambassade de France où j'assurais consciencieusement mon travail de valet de pied. Dans ce décor feutré où se côtoyaient fauteuils tendus de soie, peintures victoriennes, plafonniers ornés de feuilles d'or et portes-fenêtres monumentales habillées de lourds drapés de velours, mon job consistait à servir l'ambassadeur depuis son lever jusqu'à son coucher. J'étais aussi en charge des cocktails et autres réceptions où je me suis retrouvé à servir la reine d'Angleterre, le président Mitterrand ou lady Di. Une fois l'ambassadeur couché, je prenais contact avec ma bande d'amis disséminée dans la ville. On s'accordait sur un point de chute et, après quelques verres, plusieurs possibilités s'offraient à nous : Twist'n'shout (nuits rétros consacrées au son rare groove des 60's) au Camden Palace ; virée au Heaven, point de chute de noctambules en mal de sensations fortes, ou à l'Hippodrome, gigantesque club où il fallait absolument s'afficher lorsque Divine s'y produisait ; soirées Taboo de l'excentrique Leigh Bowery (où il était de bon ton de porter une chemise en guise de pantalon), ou soirées du Playground. Sans compter toutes les warehouse party dans les hangars désaffectés de la périphérie de Londres, abritant le temps d'une nuit musiques, drogues et autos tamponneuses.

Mais cet enchaînement de soirées n'avait de sens que parce que au bout se profilait le vendredi soir. Au commencement de chaque semaine planait encore le parfum évanescent du vendredi précédent, avec ses souvenirs gravés dans la mémoire et le désir toujours vif de replonger dans les bras de cette nuit au rituel sacré.

Tous les vendredis soir on avait droit à un aller simple pour la Mecque du nightclubbing anglais : le Mud Club, propriété du dandy Philip Salom. La semaine, je me consolais en me disant que vendredi n'était qu'à quelques embardées et qu'avec lui viendrait la récompense. Il était hors de question de rater une

seule soirée du Mud Club, c'était un principe, et lorsque le week-end je devais rentrer en France honorer mes devoirs familiaux, je ne débarquais à Bougival que le samedi au matin, complètement cuit de la veille. En deux années de vie londonienne aucun empêchement n'a jamais été assez sérieux pour détourner mes pas de Tottenham Court Road un vendredi.

Mais aspirer à aller danser au Mud, prétendre franchir ses murs saints, nécessitait plus qu'une simple envie. Pour pouvoir en passer le seuil il fallait être excentrique, et cela valait pour tout le monde – sans exception. Une philosophie qui avait déjà rendu mythiques les nuits d'autres clubs légendaires. On se souvient entre autres de la « tenue excentrique exigée » par Fabrice Emaer au Palace à Paris. Au Mud comme au Palace, l'extravagance devenait vecteur d'attitude et participait à la fête au même titre que la décoration, la musique, ou le thème choisi le temps d'une nuit. Au bout, la récompense : le privilège de participer à la magie du lieu et d'y goûter la qualité de la musique.

Chaque vendredi, je retrouvais ma bande faite d'étudiants expatriés français, de Londoniens pure souche et de provinciaux anglais, dans un appartement de South Kensington. On restait un moment à boire des verres, à laisser monter l'ivresse, jusqu'à ce qu'on sente qu'il était temps d'accélérer le cours des choses et là, on étalait et choisissait consciencieusement nos tenues. Des jupes ridicules, trois chemises bariolées enfilées les unes sur les autres, des boucles d'oreilles pour les garçons ou les cheveux coiffés à l'iroquoise maintenus à grand renfort de gel pour les filles, n'importe quoi pourvu que ce soit décadent sans être vulgaire (quoique !), excentrique sans jamais tomber dans la banale provocation.

Une fois les portes du Mud franchies, on pénétrait dans un ancien théâtre. L'orchestre avait été reconverti en piste de danse délimitée par quatre grands piliers de métal sur lesquels était suspendu un sound-system réglé au maximum. Un grand escalier menait à deux mezzanines où, surplombant les danseurs, on pouvait s'asseoir, boire un verre ou continuer à danser dans un décor de couleurs vives.

De là on observait la clientèle du Mud se mélanger. On pouvait voir de jeunes excentriques, purs produits de la culture

londonienne, danser de bon cœur avec des psychobillys en uniforme (banane sans fin, chemise à carreaux, jean sale : toute la panoplie prônée par le groupe King Kurt, la référence absolue du look psycho'). Des pseudo-punks (le punk était déjà mort mais le look veste de velours noir, badge « No Future » et cheveux hirsutes était toujours de rigueur) traînaient là, narguant la branchitude londonienne et ses icônes photographes, mannequins, starlettes, parasites et nouvelles célébrités de l'art contemporain. On venait au Mud pour la musique bien sûr, mais aussi parce que désinvolture et extravagance destroy se mêlaient harmonieusement à drogue et oubli de soi – donnant à ce lieu une sacrée force d'attraction.

C'est durant ces deux années passées au Mud Club que j'ai pour la première fois suivi avec une absolue fidélité un Dj. Au Mud, le Dj était considéré comme l'un des personnages clés de la réussite d'une soirée, on attendait de lui de l'audace et de la finesse. Une certaine érudition aussi. On ne jouait pas de musique anecdotique dans cet endroit, ni une musique utilitaire ou simplement distrayante. Non, le Mud avait une vision exigeante de la musique et, en son sein, les Djs disposaient d'une liberté totale de programmation.

À cette époque, Mark Moore était déjà une figure de la nuit londonienne. Et dans quelques mois son groupe S-Xpress allait pulvériser les charts anglais avec un premier single fulgurant, *Theme from S-Xpress*, qui étendrait la renommée de Mark Moore à toute l'Europe. À ses côtés, le Dj Jay Strongman. À eux deux, le vendredi soir, ils étaient l'âme du Mud.

Leur programmation alliait funk, soul, rockabilly et gogo débarqué de Washington, un style alors très en vogue et qui à l'inverse du hip-hop ne nécessitait ni Dj ni rapper, une véritable machine percussive, très brass band, fanfare funk au message positif et naïf, *« Put your hands up in the air, do it like you just don't care »*.

C'est au Mud que j'ai pris mes premières amphets, que j'ai dansé six heures sans m'arrêter, le corps parcouru de véritables rushs de bonheur.

Playlist **Mud Club**

Nina Simone
My Baby don't Care

Liquid Liquid
Cavern

Straff
Set it off

B 52's
Planet Claire

John Carpenter
The End

Jackie Wilson
Reet Petite

George Clinton
Do Fries Go with that Shake

Macattack
The Art of Drums

Trouble Funk
Drop the Bomb

Je ne m'étais jamais autant arrêté sur la qualité de la programmation, jamais je n'avais à ce point compris l'importance du rôle du Dj, non plus considéré comme un simple juke-box mais comme un véritable révélateur. À la fois homme de musique faisant corps avec les danseurs et chef d'orchestre donnant une direction. J'en appris davantage chaque vendredi, me nourrissant des audaces que j'entendais et de la générosité qui entourait tout disque proposé. Je réalisai que le Dj racontait une histoire, et que sa narration se passait de mots et de verbes pour puiser son sens dans le long déroulé du rythme et des mélodies entrelacées. C'est là que j'ai compris la nécessité pour un Dj de drainer un public, d'établir avec lui un rapport de confiance.

Le désir de travailler dans un club, je le portais en moi depuis l'enfance. Les centaines de disques que depuis toutes ces années j'avais cherchés, dénichés, écoutés, rangés, entassés dans ma chambre d'enfant puis dans celle de l'ambassade, les centaines de cassettes que j'avais enregistrées et offertes tendaient déjà vers ce but. Mais c'est au Mud que mes désirs prirent vraiment corps.

C'est là que je compris que
je voulais jouer pour un public,
voir les lumières napper les corps des danseurs,
sentir quelque chose dans l'air
changer lentement jusqu'au basculement complet,
jusqu'à l'explosion de joie
que seule la musique peut parvenir,
sans heurts, à créer.

En 1986 j'ai démissionné de mon poste de valet de pied à l'ambassade de France de Londres. J'avais passé là-bas deux années de bonheur parfait. L'ambassadeur en poste était un homme exquis et je jouissais de toute la liberté possible pour un gamin expatrié. Puis il fut muté, un autre, austère et ennuyeux, le remplaça.

À l'époque, j'étais avec une fille ; on décida de partir s'installer à Manchester pour travailler dans le restaurant de sa sœur. Dans un camion loué pour l'occasion, on entassa nos meubles bon marché, nos vêtements ainsi que ma collection de disques, puis on prit l'autoroute en direction du nord : il nous fallut quatre heures avant de voir enfin le panneau annonçant « *Welcome to Manchester* ». Mes premières impressions de la ville furent négatives : la saleté des murs, la grisaille des rues et du ciel, la laideur des bâtiments m'oppressaient. Les traces de son passé industriel marquaient Manchester : des briques partout, de grands espaces abandonnés semblant courir sur des kilomètres. Tout paraissait sale, gris, froid. Un violent sentiment de rudesse et de tristesse s'en dégageait. Mais dès les premières rencontres ces impressions allaient s'évanouir. J'allais côtoyer des gens plus chaleureux que leurs rivaux proclamés, des gens avec du cœur et un talent naturel pour l'accueil, la fête et la camaraderie.

Après avoir installé ma collection de disques dans ma nouvelle maison (l'habitation type des faubourgs d'une ville de moyenne importance du nord de l'Angleterre), je partis à la découverte de la nuit mancunienne.

Je réalisai vite que Manchester vivait pop music beaucoup plus que Londres. Les étudiants arboraient tous des T-shirts à l'effigie des groupes fétiches de la ville, dont les Smiths, New Order et A Certain Ratio, archétypes de la splendeur pop locale. Ici, pas de star system. Tout ce petit monde circulait dans un plaisant anonymat, traînait dans les mêmes lieux, prenait les mêmes drogues, se saoulait et se bastonnait dans les mêmes pubs pour une histoire de foot à deux balles, puis réparait ça autour d'un verre avant d'aller danser. Au cœur de ces nuits rayonnait un bâtiment de brique imposant, sans signe distinctif, sans charme apparent, planté à la lisière de nulle part : L'Haçienda.

FAC 51
THE HAÇIENDA

L'Haçienda ouvrit ses portes le 21 mai 1982 sous l'impulsion de Tony Wilson, patron du label Factory (qui abritait notamment Joy Division, New Order, les Happy Mondays). Personnage public et médiatique de la vie anglaise, Wilson présentait également chaque soir les informations régionales sur la chaîne privée Granada TV. À ses côtés Bernard Manning, figure locale, et Rob Gretton, manager du groupe New Order.

L'idée d'ouvrir un club à Manchester vint aux dirigeants de Factory lorsque New Order, groupe pop formé sur les cendres de Joy Division, partit enregistrer le single *Confusion* à New York. Ils firent l'expérience des grands clubs américains et revinrent avec une idée fixe : créer un club mêlant gigantisme et dance culture, sur le modèle du Sound Factory de New York.

Tony Wilson et ses hommes dénichèrent une ancienne salle d'exposition de yachts à la périphérie du centre de Manchester, dans un quartier réputé insalubre et prudemment évité par les habitants de la ville. À cette période, Whitworth Street West n'était qu'une longue succession de hangars poussiéreux abritant des wagons de train désaffectés. Au numéro 51, le showroom, un immense hangar entièrement peint en gris, arborait de faux airs de parking et possédait le volume idéal pour proposer une réponse anglaise aux grands clubs new-yorkais.

Une fois le lieu investi, les gens de Factory mandatèrent le designer Ben Kelly pour penser la scénographie du club. Il élabora un décor industriel en parfaite opposition avec la décoration standard d'un club européen. De larges poteaux métalliques peints en jaune et noir entouraient cette salle d'une capacité de mille cinq cents personnes. Sur l'aile droite courait une vaste scène de concerts. Dans le fond on trouvait un bar, et des bornes autoroutières délimitaient un dancefloor sur lequel s'abattait un son joué au maximum par le Dj. C'était la première fois que je voyais une entente aussi parfaite entre l'éclairage, considéré comme un élément fondamental de la réussite d'une soirée, et la musique. Un snack trônait à l'entrée principale. À quelques mètres de la porte d'entrée, un escalier étroit conduisait au Gay Traitor Bar, minuscule salle pouvant accueillir quarante personnes tout au plus.

Influencée par l'Internationale situationniste, L'Haçienda fut rêvée par ses propriétaires comme une coopérative et présentée comme une extension naturelle du label Factory. La plaque marquant sa façade indiquait même sobrement un numéro de référence de disque : FAC 51 THE HAÇIENDA. On embaucha le Dj Mike Pickering, à qui on confia la programmation musicale (groupes et Djs) et la gestion des éclairagistes et vidéastes. On instaura une politique de « tenue correcte non exigée » à la porte, et une interdiction formelle de micro dans la cabine Dj.

Mais dès l'ouverture, en 1982, et ce malgré les efforts fournis par Factory pour assurer une promotion d'envergure, le lieu perdit de l'argent. En un an, il n'enregistra que trois soirées « sold out » : les concerts de New Order (juin 82 et janvier 83) et celui des Smiths (novembre 83). À partir de 1985, L'Haçienda se mit alors à privilégier une programmation plus alternative, aux noms de soirées évocateurs : Goth Night, ou No Funk Night, la soirée punk du mardi.

Puis, lentement, les excès punk disparurent, et l'équipe du club redoubla de concepts pour fidéliser son public. Le jeudi soir, FAC 51 devint un rendez-vous étudiant : les prix des boissons étaient bradés, et une clientèle blanche se démenait sur la programmation éclectique de Dave Haslam, qui oscillait entre dance music et rock. Le vendredi, Mike Pickering initia Nude Night (en duo avec Martin Prendergast), soirées brassant une gamme de sons chauds et blacks. Une clientèle à forte proportion jamaïcaine tout droit descendue des ghettos de Moss Side et Hulme investit chaque vendredi L'Haçienda, dansant indifféremment sur *Paid in Full* d'Erik B & Rakim, *Jump back* de Dhar Braxton, sur la salsa d'El Gran Combo, ou sur *Get into the Groove* de Madonna qui s'y produisit. L'Haçienda ne souffrait d'aucune concurrence à Manchester ni dans le grand Nord anglais, et tôt ou tard, tout véritable noctambule se devait d'y atterrir. Plus d'ailleurs pour les soirées proposées que pour venir écouter Dave Haslam ou Mike Pickering.

À deux heures du matin, en accord avec les lois anglaises en vigueur dans le nord de l'Angleterre, L'Haçienda fermait sagement ses portes. Les initiés partaient à la recherche d'une fête dans

un appartement ou d'un sound-system improvisé dans un hangar à l'extérieur de la ville. Les moins chanceux allaient docilement se coucher, tandis que tout autour les pubs baissaient leur rideau.

… Fellas…
I wanna know if I can talk to you for just a minute now…
There is a certain kinda fellas I wanna talk to
I wanna talk to these little dick arse mother fuckers running around here who think they have a big dick now…
If you think that you've got a big dick and you can tear a piece of pussy up well let me hear you …
Arrhhh arrhh …
just as I thought …
not one mother fucking word !
Candy J.
Desirable Revenge
(The Saga of Sweet Pussy Pauline)

Début 1987, la house music fit lentement irruption à Manchester. Native de Chicago, elle est le prolongement du disco et du funk, mais avec un son plus dur et sans structure logique – dans les premières années de sa conception tout du moins. Alors que le disco proposait de longues versions de chansons construites sur le mode couplet-refrain / couplet-refrain / long break / couplet-refrain, la house était majoritairement instrumentale, épurée de tous les ornements disco – envolées de violons et de chœurs ; seule la pulsation rythmique avait été conservée.

Dans les premières productions house signées Marshall Jefferson, Farley Jack Master Funk ou Larry Heard en 1985, un gimmick vocal – voire des paroles de chansons reprenant les thèmes chers au disco (l'amour, la danse et le sexe) – était utilisé. Puis les vocaux perdirent leur sens, apparaissant comme une succession saccadée et syncopée d'échantillons de voix. C'est là une spécificité de la house de Chicago : la voix est utilisée comme un instrument, elle est répétée, éditée. Un courant « porn », encore plus rêche, émergeant des ghettos de la ville, apparut, débitant de longues litanies d'insanités pornos.

À Chicago, la house music n'était qu'un courant minoritaire, représenté par un club gay à forte fréquentation black : le Warehouse, temple du Dj et producteur Frankie Knuckles. Après avoir, dans ses premières années, trouvé refuge sur les stations locales de Chicago, la house n'avait plus été diffusée que sur des radios blacks indépendantes locales. Ajoutons à cela une distribution inexistante, des labels gérés comme des entreprises familiales[1] mais sans structures pour diffuser cette musique, des artistes amenés à faire des petits boulots pour survivre et qui pour la plupart composaient et produisaient sans espérer autre chose que d'être joués une nuit, tard, au Warehouse. Toutes les conditions étaient réunies pour que la house ne sorte jamais

1. Trax pompait clandestinement l'électricité d'une usine voisine la nuit pour presser ses disques.

des ghettos blacks de Chicago et que le Vieux Continent continue à dodeliner de la tête sous les assauts des guitares rock.

On raconte que quelques disques siglés de noms de labels prestigieux tels que Trax ou DJ International avaient circulé vers l'Angleterre et que trois, quatre Djs mancuniens avaient décidé de faire le voyage à Chicago. Là, Mike Pickering avait été invité à se produire au Milk Bar, club situé dans les quartiers nord de la ville. Pickering avait joué une programmation exclusivement house face à un public à large dominante blanche. Les danseurs accoutumés à écouter des productions pop synthétiques anglaises étaient venus le voir en disant : « C'est quoi, la musique que tu joues, c'est terrriiible ! » Et Mike de répondre : « Mais ça vient d'ici ! » Le public blanc de Chicago n'avait jamais jusqu'ici eu vent de cette musique produite et diffusée dans la confidentialité des quartiers populaires du sud de la ville, où vivait la communauté noire.

Playlist Chicago house

LNR
Work it to the Bone

Mister Fingers
Can you Feel it

Jungle Wonz
The Jungle

Marshall Jefferson
Move your Body

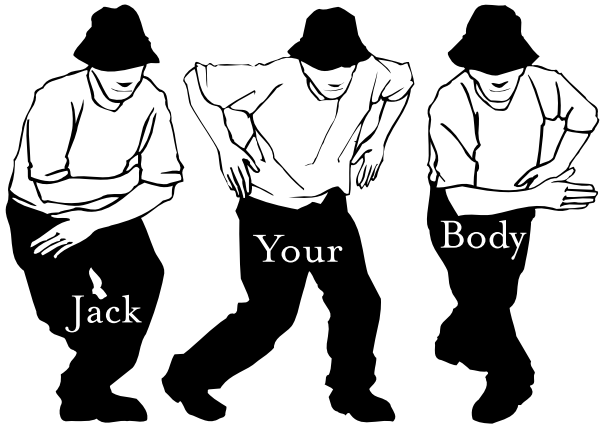
Steve Silk Hurley
Jack your Body

Adonis
No Way back

The House Master Boyz
House Nation

Liz Torres
Mama's Boy

À Manchester comme à Chicago, la house music fut d'abord adoptée par la communauté noire. Pendant plusieurs mois, seule la soirée Nude Night de Mike Pickering diffusait de la house de Chicago. L'Haçienda réservait le jour du poisson à une clientèle bien particulière, majoritairement anglo-jamaïcaine, qui venait se défier en dansant le jackin', une danse qu'on jurerait dérivée du charleston. Pour jacker, il fallait garder les pieds au sol tout en les faisant patiner de l'extérieur vers l'intérieur, les jambes se croisant dans un ample mouvement du bassin. Et le jackin', c'était sérieux. Les danseurs venaient sur la piste prouver qu'ils le maîtrisaient et, conformément aux règles utilisées pour la danse hip-hop, ceux qui n'assuraient pas se faisaient immédiatement éjecter du cercle des danseurs.





Le premier véritable événement que L'Haçienda dédia à la house fut en automne 87 une soirée consacrée au label Trax de Chicago, bastion célèbre pour avoir accueilli certaines des plus belles plages de la house américaine dans la seconde moitié des années 80 (et qui plus tard, en ne reversant pas à leurs auteurs les royalties engrangées en Europe, contribua à tuer la scène). Face à un parterre largement constitué d'une clientèle descendue des ghettos pour l'occasion, quatre glorieux noms de Chicago, Adonis, Marshall Jefferson, Robert Owens et Liz Torres, vinrent se produire pour la première fois en Europe. On était alors très loin des live house tels qu'on les conçoit aujourd'hui. Les musiciens se contentaient de laisser tourner une bande instrumentale et chantaient, ou parlaient, dessus. Ce vendredi soir, L'Haçienda affichait complet, et sur le millier de clients qui s'entassaient dans son ventre très peu étaient blancs. Il était désormais de bon ton d'assurer son jackin' et je me souviens avoir passé la nuit entière sur le dancefloor à essayer d'imiter les danseurs dans une atmosphère électrique.

Un Dj de Detroit vint ensuite jouer à Manchester : Derrick May, l'un des créateurs d'un son nouveau baptisé « techno », une musique plus dure, futuriste et mélancolique que la house. Derrick avait déjà une réputation de sorcier des platines. Sa créativité et son énergie furent pour moi un révélateur. Quelques mois plus tard il deviendrait une des figures de proue de la techno à travers son label Transmat, et changerait la donne en un titre : le futur classique *Strings of Life*. Derrick May était venu jouer au Legends, un minuscule club de Manchester. On pouvait voir le jeune Dj danser et faire des bonds derrière ses platines tandis que la clientèle à large dominante jamaïcaine faisait régner le jackin' en maître sur la piste de danse.

Puis la house toucha progressivement un public plus large. La demande allait croissant, et pour y répondre près de deux cents imports atterrirent dans les bacs de Spin In et Eastern Block, les premiers disquaires à proposer de la house à Manchester. Les Djs en jouèrent dans les clubs, et les radios se mirent toutes à produire des émissions dédiées à la house de Chicago. Stu Allen, l'un des meilleurs Djs radio de la ville, alla

jusqu'à modifier son show hip-hop pour laisser une plus grande place aux titres de Chicago.

Une vanne était ouverte. Dans une certaine confusion, des disques furent bientôt importés par cartons entiers de Chicago. C'étaient pour certains des pressages datant de plusieurs années que les labels n'avaient jamais imaginé vendre en Europe et qui devaient croupir dans une remise quelconque avant que le bruit ne se répande que « Man ! in England, they say they really like this house music thang ! ».

Une page de musique de qualité et d'une grande sincérité était en train de s'écrire.

Je devins un habitué de L'Haçienda et ma chance fut de rencontrer Dany Jacobs. Il était l'éclairagiste du club. On sympathisa et je l'inondai de cassettes mixées dans l'espoir qu'un jour elles tombent entre les mains de Paul Cons, responsable de la programmation et concepteur des soirées de L'Haçienda. Paul n'était pas un spécialiste de la musique mais il connaissait très bien le monde de la nuit et savait comment le séduire.

J'avais par ailleurs gardé contact avec un fou de musique faisant partie de mon cercle d'amis londoniens, Bob. Décidé à construire une soirée à Manchester, je lui proposai de venir y passer un week-end. On dénicha le Swinging Sporran, un petit pub du centre tenu par des gens ouverts, qui nous laissèrent carte blanche pourvu qu'on ramène des clients.

Ce premier coup d'essai, baptisé Repent, ne connut qu'une seule édition. Un fantastique naufrage. Mais parmi les rares clients venus nous écouter se trouvaient Dany et… Paul Cons. Je remis une cassette de mix à Dany, qui la glissa à l'intéressé. Puis je partis en vacances et oubliai. Deux semaines s'écoulèrent.

Lorsque je rentrai chez moi, le répondeur téléphonique était saturé de messages de Dany, qui passaient progressivement de l'appel courtois à une surenchère d'injures autour du thème : « Call me back. » Je m'exécutai. À la clé, un rendez-vous le lendemain avec Paul Cons.

L'entretien fut expéditif. Paul Cons m'expliqua qu'il voulait monter une soirée hebdomadaire pour attirer une clientèle branchée, qu'il y aurait des happenings décalés donnés par des comédiens du nord de l'Angleterre et une programmation musicale caliente. Il cherchait un Dj. Il m'apprit aussi que nous étions cinq candidats, chacun devant proposer une cassette mixée. Je m'enfermai dans ma chambre plusieurs jours d'affilée, armé de chocolat et d'eau minérale, et en ressortis avec une cassette chrome de quatre-vingt-dix minutes débordant d'une sélection farouchement funky ! La cassette fut envoyée, l'attente parut exagérément longue, puis le téléphone sonna, porteur d'une bonne nouvelle : « Froggy-boy, ici Paul Cons. Tu veux toujours le job ? »



Playlist Zumbar

Salt-N-Pepa
My Mic Sounds Nice

Syreeta
Can't Shake your Love

Tom Tom Club
Genius of Love

LL Cool J
Rock the Bells

Isaac Hayes
Shaft

Sterling Void
It's Alright

Sweet Tee
and Jazzy Joyce
It's my Beat

M/A/R/R/S
Pump up the Volume

La soirée fut programmée le mercredi et baptisée Zumbar. J'en devins Dj résident sous le nom de Dj Pedro (histoire de coller au concept caliente), en duo avec Dj José. La première édition eut lieu le mercredi 7 octobre 1987 sous l'œil d'une énorme tête de taureau suspendue au-dessus du dancefloor. Le but de Paul Cons était clair : toucher et fidéliser un public trendy avec une soirée décadente. Les indications pour la musique étaient souples, on pouvait flirter avec le kitsch et le pointu pourvu que soit conservée une certaine exigence musicale.

Pour un gamin comme moi, un premier set dans un club comme L'Haçienda, c'était le sommet de l'angoisse. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, j'étais dans un état de nerfs proprement terrifiant. Je me présentai à L'Haçienda à l'ouverture des portes, livide. Toute l'équipe vint me soutenir. Intimidé, je pénétrai dans la cabine Dj et découvris deux platines Technics MK2 SL1200 ; je n'en avais jamais vu d'aussi près. Le pitch permettant d'accélérer la vitesse du disque, je n'avais même jamais essayé ! Coincé là-haut, dernière crise de trac : impossible de détourner mon regard des danseurs qui gesticulaient à mes pieds ; impossible aussi de remettre la main sur les disques pourtant à plusieurs reprises soigneusement sélectionnés, préparés et réécoutés. Enfin, je me lançai. Et le trac fit place à l'euphorie.

Au milieu de la soirée, je lâchai le hit, un tube annonciateur malgré lui des mutations musicales en cours : *Pump up the Volume*

de M/A/R/R/S. M/A/R/R/S est un projet composé de Dave Dorrel, Martyn Young (Colourbox) et du Dj CJ Mackintosh. Leur imparable single *Pump up the Volume* emprunte à la fois aux innovations initiées par le sample, à la house pour l'omniprésence du rythme et à la pop par le gimmick entêtant scandant « Brothers & sisters, Pump up the volume, You're gona git yours ! » On reconnaît ce son spécifique de l'outil essentiel à la conception primitive de la house : le sampler Akai S1000. Cent pour cent english touch : pop et dancefloor. Le recul nous permet aujourd'hui d'appréhender *Pump up the Volume* autrement que comme un pur objet de danse. Ce single est la synthèse parfaite de ce que pouvaient proposer les clubs anglais à la fin des années 80, mêlant dans un même titre des samples d'Ofra Haza, Criminal Element Orchestra (« Put the needle on the record »), Public Enemy (« You're gonna git yours »), James Brown, etc. *Pump up the Volume* entra n° 1 dans les charts anglais en septembre 1987. C'était le genre de titre qu'on pouvait jouer plusieurs fois dans une nuit sans lasser le public.



Malgré la somme d'angoisses que représenta ce coup d'essai, la première édition de Zumbar fut pour moi un moment magique et pour Paul Cons un succès absolu. Mais comme tout ce qu'il touchait se transformait immédiatement en or, personne ne perdit trop de temps en louanges.

Cette période est pour moi déterminante, c'est à ce moment-là que j'ai véritablement commencé à basculer dans la musique. Tous les autres pans de ma vie se disloquaient. Séparé de ma fiancée, j'avais quitté le restaurant de sa sœur pour un autre situé à soixante kilomètres de Manchester. Je travaillais quinze heures par jour cinq jours par semaine, enchaînant Zumbar le mercredi et sortant le reste du temps. Le Mud Club m'avait manqué mais à travers L'Haçienda j'avais trouvé une nouvelle maison.

À cette époque personne ne pouvait imaginer faire une carrière de Dj et seuls Mike Pickering, Dave Haslam et Graham Park, considérés comme des demi-dieux dans le nord de l'Angleterre, parvenaient à vivre de leur art. Tous les Djs que je connaissais conservaient un travail alimentaire. Mais j'étais

habité par un désir obsessionnel : devenir Dj. Non pas en dilettante, même si je mettais dans Zumbar tout le sérieux et la passion dont j'étais capable. Je voulais vivre de ce métier. Le mouvement naturel des soirées qui s'enchaînaient, des amitiés (parfois relatives, mais c'est le jeu) qui se nouaient, m'intégrait totalement à la nuit et à Manchester. Alors sous cet angle-là, oui, ça a été facile d'avancer vers ce que je voulais. Je pensais vraiment, sans une once de doute, que je réaliserais mon désir. Jusqu'aux premiers mois de 1988, la house et la techno étaient encore restées une curiosité pour l'essentiel du public blanc.

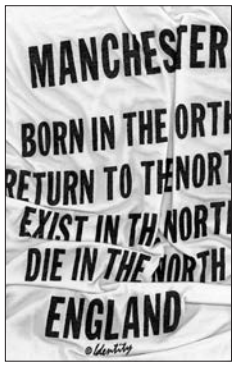
Mais lorsque ce public manifesta son intérêt pour la house, il le fit en grand. Ce fut un véritable cyclone, qui dut beaucoup à un autre moteur, psychotrope celui-là : l'arrivée massive de l'ecstasy en Angleterre.

Une arrivée curieusement coordonnée à la fin du printemps 1988 avec celle de l'acid-house, première subdivision de la house music caractérisée par l'utilisation d'une Roland TB303, boîtier électronique générateur de basses acidifiées. Les premières productions des maîtres du genre, *Acid Tracks* de Dj Pierre et *I've Lost Control* de Sleazy D, contenaient encore quelques échantillons de voix, mais le tout instrumental allait largement s'imposer.

En trois semaines, le mot « acid-house » devint la nouvelle bannière sous laquelle toute la jeunesse du Nord anglais se regroupa. Le rare groove et la soul étaient soudain devenus lents, vieux, poussiéreux, et des classiques inaltérables comme *Cross the Tracks* de Maceo Parker, pourtant joués depuis plusieurs années, n'avaient soudain plus leur place. Dès les mois d'avril, mai 1988, les premières compilations siglées « acid-house » des labels Trax et Gerkin Records atterrirent dans les bacs des disquaires d'Oldham Street. Là, tout bascula : la jeunesse middle class blanche arriva en masse dans les soirées house de L'Haçienda, et cette déferlante marqua la fin des soirées dominées par une clientèle black, avec ses danses et ses codes. En une poignée de semaines, plus de trace du jackin' sur le dancefloor de L'Haçienda, le public gavé d'ecsta

se contentait de danser les bras en l'air en hurlant à la mort.

Un véritable raz de marée de vêtements larges et de T-shirts à sigles, marques d'un style naissant baptisé scally (littéralement « débraillé, négligé »), s'abattit sur Manchester. Scally allait d'ailleurs devenir le qualificatif de référence de la jeunesse mancunienne. Un mot utilisé pour qualifier aussi bien une mode – clairement influencée par les hippies – qu'un style de vie ou un genre musical. Tout un commerce de T-shirts à slogans fit son apparition, des T-shirts proclamant « Born in the North, Raised in the North, Die in the North » ou « Jesus had long hair »... La jeunesse du Nord, à forte dominante étudiante et en général issue de milieux ouvriers, voyait dans ces T-shirts bon marché une façon de se créer une identité insolente et de se démarquer avec humour. (Et ce n'est en rien un hasard si le T-shirt devint l'étendard, voire l'uniforme de la jeunesse du Summer of Love de l'été 88. Manchester et sa région concentraient l'essentiel des industries de textile du Nord anglais.) Des bobs étaient vissés sur toutes les têtes des scallys à cheveux longs, les plus radicaux trimballant des bananes en plastique gonflable sous le bras qu'ils s'envoyaient pendant les soirées où lors des matchs de football.



L'ecstasy balaya tout sur son passage. Son arrivée à Manchester fut fracassante, abattant toutes les barrières sociales. Tandis que Manchester traînait depuis ses origines une réputation de violence, cette drogue fit vivre à plusieurs milliers de danseurs, dans les murs de L'Haçienda comme au beau milieu de la campagne anglaise, une expérience collective dont l'écho nous parvient toujours aujourd'hui comme porteur d'une denrée rare... de magie, d'unité et d'énergie.

Avec l'arrivée de l'ecstasy le langage s'enrichit de nouvelles expressions, et dans le fier Nord anglais on déclarait alors : « I'm cabbaged » (littéralement, « J'ai plus rien dans le chou »), ou sa variante léthargique : « I'm sheded » (un shed étant un cabanon de jardin...), pour signifier qu'on se trouvait dans un état de défonce avancé. On pouvait aussi entendre : « Top one, nice one, get sorted » (« C'est cool, c'est top, prends ton ecsta »). Les premiers effets extérieurs de l'ecstasy se traduisirent par une soudaine absence de violence dans les stades de football :

les supporters se gavaient de pilules et, plutôt que de se taper sur la gueule, ils s'étreignaient les uns les autres et se couvraient de baisers pendant les matchs.

Et tandis que la presse nationale anglaise s'interrogeait sur le brusque renversement d'attitude dans ces stades jadis pollués par le hooliganisme, à L'Haçienda, épicentre du phénomène dans le Nord, les soirées se transformaient en « gigantesques pétages de plombs » : les portes de L'Haçienda s'ouvraient à 21 heures, et vers 22 heures plus de mille cinq cents personnes attendaient fébrilement à la porte, face au panneau précisant : « Admission : 1,50 livre avant 23 heures, 2,50 après. » À 23 heures, le lieu était saturé ; à 23 h 15, le public était torse nu ; à minuit, la chaleur se faisait condensation et les premières gouttes d'une pluie tiède et salée tombaient sur le dancefloor.



Toute soirée en Angleterre a son propre cérémonial – et L'Haçienda avait bien sûr le sien. Durant les vingt dernières minutes, le Dj ne jouait plus que des classiques. On pouvait alors sentir une montée vertigineuse de la tension, jusqu'à une sorte d'apothéose. Lorsque la musique s'arrêtait à deux heures moins cinq, le public se sentait frustré. De cette frustration naissait l'envie de vivre pleinement les ultimes minutes qui leur restaient. Là, on pouvait toucher du doigt quelque chose de très fort, de quasi religieux. C'était la messe. Chaque soirée tendait vers ce moment, vers le dernier disque, joué cinq minutes avant la fermeture de façon rituelle et annoncé par un silence : *Someday*, de Ce Ce Rogers. Et en tant que danseur, je peux vous certifier qu'à cet instant le club entier atteignait un sommet de plaisir proche de l'orgasme !

Lorsque 2 heures du matin sonnaient, en accord avec la très stricte législation en vigueur, nous avions obligation de couper la musique. Les lumières de L'Haçienda se rallumaient… Consternation. Depuis les hauteurs de la cabine Dj on pouvait entendre des mugissements – ceux des danseurs plaqués au sol en plein élan.

Mais c'est précisément la fermeture obligatoire des clubs à 2 heures du matin qui rendit la nuit anglaise si mythique. Une alternative s'imposa naturellement, dans une clandestinité

relative : les warehouse party, soirées improvisées organisées avec un sens aigu du système D dans des appartements ou des entrepôts de la périphérie, se mirent en place. Tous les styles musicaux étaient à l'honneur : reggae, house, électro, hip-hop américain. La clientèle brassait Blacks et Blancs, branchés, scallys et étudiants, tous réunis par une même quête : la fête qui les mènerait jusqu'au matin. Cet esprit propre aux warehouse party, qui consistait à détourner un endroit et à en prendre le contrôle durant plusieurs dizaines d'heures dans l'anarchie et la bonne humeur, donnerait quelques mois plus tard naissance aux rave party.



Le sud de l'Angleterre ne fut pas touché de la même manière que le Nord par la house music. Mais celle-ci trouva également en Londres un terrain fertile et s'y développa dans l'underground jusqu'à son explosion lors du premier Summer of Love de 1988. Le Dj et promoteur Nicky Holloway organisait depuis 1984 des voyages pour Ibiza où des centaines de kids anglais partaient vivre « l'île de la fête ». En 1987, tandis que la house de Chicago faisait son apparition sur les labels Trax Records et DJ International, plusieurs membres de ces délégations de fêtards revinrent les poches chargées d'ecstasy. Associé aux Djs Danny Rampling et Paul Oakenfold, Holloway organisa les premières soirées house londoniennes au Waterman Art Center, à deux pas de l'aéroport international d'Heathrow. Puis à l'initiative de Rampling, l'équipe dynamita les codes du clubbing londonien en montant Shoom, *la* soirée emblématique (et extrême) de la déferlante house de Londres. De nouveaux promoteurs surgirent en 1988, donnant lieu à d'autres rendez-vous house : Westworld, Delirium, Spectrum.

Les radios pirates londoniennes firent également beaucoup pour l'avènement de la house. Baromètre et centre névralgique des nouvelles tendances musicales, l'impact des radios pirates sur la culture club anglaise est décisif. Par le biais entre autres de Kiss FM, station pirate créée par les Djs Gordon Mac et Norman Jay en 1985, la house fut propulsée par les Djs résidents Judge Jules ou Paul « Trouble » Anderson.

Le mouvement house possédait des racines solides dans toute l'Angleterre. Il avait ses clubs, ses Djs, sa musique, ses émissions radio et s'apprêtait à vivre son premier Summer of Love.

Playlist 6e anniversaire Haçienda

T Coy
Carino

Bam Bam
Give it to me

Phuture
Acid Tracks

ESG
Moody

Moonfou
Shut up

Frankie Knuckles
Your Love

Le 21 mai 1988, à l'aube de ce premier Summer of Love, L'Haçienda célébrait son sixième anniversaire. Pour l'occasion, un gigantesque train fantôme fut installé aux abords du club. Je fêtais mon année de résidence à Zumbar et fus invité à jouer, ce qui valait pour billet d'adoption définitif dans la famille. À minuit, alors que Mike Pickering était aux platines, un gigantesque feu d'artifice éclata à l'intérieur même du club. Puis Graham Park lui succéda.

Graham, depuis plusieurs années figure incontournable de Nottingham (l'autre bastion du nord de l'Angleterre), était l'un des Djs en titre de L'Haçienda. Physique atypique, crâne dégarni, petites lunettes, Graham Park est l'un des très grands Djs de l'Angleterre des années 90. Un Dj stupéfiant autant par la qualité de son mix et de ses choix que par le calme inébranlable dont il savait faire preuve en toutes circonstances. Lors d'une soirée bien arrosée, je me souviens l'avoir vu mettre la touche finale au mix parfait de deux titres et enlever par erreur l'aiguille du disque qu'il avait enchaîné. Silence tout autour. Il regarda le public, imperturbable, reposa l'aiguille sur le disque, fit un scratch et relança le titre en levant les bras en l'air. Explosion de joie dans le club.

Ce soir-là, pour les six ans de L'Haçienda, Graham Park offrit un set ébouriffant. Et lorsque à 2 heures les lumières du club se rallumèrent, que la musique se tut, un grondement sourd semblant sortir des entrailles de la terre se fit entendre : les mugissements d'un millier de danseurs en transe. L'Angleterre entrait dans son premier Summer of Love.

Mais un coup de téléphone allait brutalement mettre fin à cette échappée de bonheur, et orienter de façon décisive ma vie et ma carrière. Un jour ordinaire où j'étais en plein service au restaurant, ma mère m'appela pour m'annoncer que mon service militaire débutait à Paris le 1er août. Je n'avais jamais répondu à leurs courriers, j'étais convoqué, impossible de reculer. Un monde s'écroulait. Le service militaire… Fuck !

Juillet 1988. Après dix mois d'existence, Zumbar donnait sa dernière danse. Pour l'occasion L'Haçienda recevait le très tendance magazine anglais *ID* et le Dj Mark Moore. Mark Moore ! Le sorcier du Mud Club de Londres, le premier Dj duquel j'ai été fan ! Un artiste à qui je devais – durant ma vie londonienne – de m'avoir fait découvrir des tranches entières de musique jusque-là inconnues. Mark Moore aux côtés de qui je jouai ce soir-là. Sa venue était d'ailleurs un événement local exceptionnel : pas pour le talent de l'homme qui n'était plus à démontrer, ni pour la venue d'un Dj de très haute volée dans l'enceinte de la ville, c'était finalement coutumier, mais tout simplement parce qu'il était rarissime, voire exceptionnel, qu'à l'époque un Dj londonien soit invité à Manchester !



Cette dernière Zumbar fut un succès, et au cours de la soirée Mark Moore me dit que dans un peu plus de deux mois il jouerait à Paris, au Palace, invité d'honneur d'un sound-system londonien qui y organiserait désormais des soirées baptisées Pyramid. J'allais lui demander d'avoir la gentillesse de mettre mon nom sur la liste des invités lorsqu'il me lança : « Il faut que tu viennes mettre des disques… »

Le mercredi suivant, la première édition de Hot, nouveau concept de Paul Cons, reçut un accueil phénoménal, à la mesure de la fièvre qui s'emparait de Manchester. Le Summer of Love explosa tout autour de nous et je me nourris de cette vibration, me disant que j'emporterais au moins ça. Mais tout s'enchaînait trop vite pour prendre le temps de se lamenter : après la troisième édition de Hot, j'organisai mon départ en catastrophe tandis que le vent ramenait jusque dans ma maison de banlieue où j'empaquetais mes affaires la prodigieuse bouffée de bonheur qui unissait Manchester.

Et, pour me consoler peut-être mais aussi parce que je pressentais que mes économies me serviraient peu au Régiment de marche du Tchad de Montlhéry, je m'offris mes premières platines Technics MKII ! Ces platines, mes disques, vingt cassettes de mix et mon T-shirt Acid Trax constitueraient mon unique trésor à mon retour en France fin juillet 1988.

- Chapitre 2 -

French Kiss

Je suis le fils cadet d'une famille de forains. Comme mon père achetait beaucoup de disques pour ses manèges, il y a toujours eu de la musique chez nous. Enfant, je me souviens de M. Fournier, un ami de mon père qui dirigeait la maison de disques CBS, qui arrivait chez nous des cartons de disques plein les bras et nous offrait les 33 tours d'Earth Wind & Fire, Trust ou Santana.

À dix ans, ma chambre était organisée comme une discothèque : un lit et un bureau collés contre les murs dans un souci de gain de place, et au centre, moquettée et délimitée par plusieurs rangées de disques, une piste de danse susceptible d'accueillir trois ou quatre danseurs.

Une véritable mini discothèque d'enfant avec toute la technologie disponible : du stroboscope fonctionnant sur secteur jusqu'aux lumières d'ambiance posées à même les meubles, en passant par les spots multicolores fixés aux murs et la boule à facettes. On actionnait une commande et celle-ci se mettait lentement à tourner, les spots braqués sur elle, et moi je restais là, derrière la console de Dj que mon père m'avait confectionnée, faisant face à ma piste de danse vide, protégé par un amas de disques, cassettes, platine, ampli, micros et tout un enchevêtrement de câbles gris fuyant dans tous les sens. Lorsque j'allumais mes machines, des centaines d'étoiles blanches tournoyaient en un ballet cosmique sur les murs de ma chambre. La boule à facettes tournait chaque soir, avec ou sans musique.

La piste de danse était réservée aux grandes occasions. J'en étais le principal usager bien sûr, mais comme il est difficile de s'occuper de la musique et de danser en même temps, et parce que l'envie me démangeait de sentir la réaction des danseurs sur les disques que je passais, je me mis très vite en quête d'un

auditoire disponible dans les étages de notre immeuble à Bougival. C'était le plus souvent ma mère qui faisait office de public, assistée d'un ou deux voisins du quartier. Mais la majeure partie du temps, faute de fréquentation, mon établissement restait fermé. Je m'y enfermais seul, et pour une clientèle imaginaire je sortais le grand jeu.

Les lumières clignotaient, le son était poussé à fond, et moi, Mister DJ, j'étais concentré derrière mes platines, ricanant lorsque je m'apprêtais à placer un disque imparable, surexcité à l'idée que les danseurs n'allaient pas tarder à miauler de plaisir. Pendant ce manège qui pouvait durer des heures je m'aventurais parfois sur le dancefloor afin de juger de la puissance de la musique et du bon réglage du son. Puis oubliant mon rôle clé dans ce club (le plus underground de tout Bougival), je me mettais à danser, esquissant des pas qui empruntaient aussi bien au rockabilly qu'aux trépignements d'un James Brown. Les nuits s'achevaient souvent avec l'intrusion de la police familiale qui estimait que ce raffut avait assez duré. La mort dans l'âme, je coupais alors la musique, rallumais les lumières pâles sur ma table de chevet et m'excusais platement auprès de mon public imaginaire : « Désolé, on ferme, ordre de la police. Bonne nuit, à bientôt… »

Pour les grands événements ma discothèque était ouverte à tous, quels que soient leur âge ou confession. Lors des fêtes de famille, j'ouvrais le rideau et recevais mon premier public, amis ou parents, conviés à se trémousser dans le secret de mon petit établissement.

Cette fascination pour la musique remonte à loin. Dès l'âge de huit ans je commençai à enregistrer des cassettes pour mes amis à l'école, parce que écouter de la musique ne me suffisait plus ; il fallait que je la partage. J'étais totalement obsédé par la musique. À douze ans, la nuit, j'attendais que mes parents s'endorment, j'ouvrais la porte de ma chambre en catimini et à pas de loup glissais jusqu'à la chaîne hi-fi familiale qui trônait dans le salon. Dans le noir, religieusement assis face au tuner, un casque vissé sur les oreilles, j'errais sur la bande FM à la recherche d'émissions consacrées aux imports sur Radio 7 ou d'autres radios libres. Je laissais une cassette vierge tourner et

enregistrer des heures entières de nouveautés américaines. Un stylo dans la main, notant les références de chacun des titres diffusés, j'assouvissais ma passion pour la musique noire (soul, funk, disco) et découvrais le rock synthétique. Un samedi par mois, l'émission « Les Enfants du rock » programmait « Sex Machine », show télé présenté par la paire Philippe Manœuvre / Jean-Pierre Dionnet, qui m'initièrent à Prince et à toute la galaxie funk de Minneapolis. À l'époque où est apparu le walkman, je me suis littéralement mis à vivre avec un casque vissé sur les oreilles et à écouter en boucle mes cassettes d'imports.

Un jour, j'appris que Yannick Chevalier, Dj et animateur populaire de discothèques, créait une école de radio en région parisienne. Je demandai à mon père de m'y inscrire. Il refusa d'en entendre parler. Je n'avais pourtant qu'une envie : faire danser les gens ; et comme pour cela un seul tourne-disque ne convenait plus, j'ai demandé à mes parents de m'offrir une deuxième platine et une table de mixage : la panoplie du disc-jockey.

À quatorze ans (la bande FM vivait l'époque des radios libres), je montai ma petite antenne pirate, Radio Teenager, avec un ami du quartier. On émettait depuis Le Pecq pendant quatre heures tous les vendredis soir. On allait également animer toutes les boums du quartier. Le samedi, en secret, je prenais le train et allais à Paris, chez Champs Disques, le seul disquaire chez qui on pouvait dénicher des imports. Tout mon argent de poche y passait. Et le dimanche, au lieu d'aller jouer au foot, je passais mes après-midi en discothèque pour découvrir les nouveautés que passaient les Djs.

Dans ma tête, c'était clair : je voulais devenir Dj. À l'époque je n'avais qu'une très vague notion de ce que cela signifiait. Pour moi, ça se résumait à diffuser la meilleure musique possible, avec une certaine élégance, dans le seul but de voir un public heureux se déhancher. Alors je m'enfermais, mixais pendant des heures dans le secret de mon antre et lorsque je fermais les yeux, écoutant la musique qui emplissait les murs tapissés de ma chambre, j'étais dans un club. Mon club. Toutes les heures passées à travailler pour réaliser des mix corrects, toutes les cassettes que j'ai pu enregistrer et offrir à mes amis d'école, voire



Playlist Cassette ado

Bon Rock and
The Rythm Rebellion
Searching Rap

Unlimited Touch
I Heard Music in the Street

Katmandu
The Break

Tom Browne
Funkin' for Jamaica

Sinnamaon
Thanks to you

Shock
Let your Body Do the Talking

SKYY
Sky Zoo

Gino Soccio
Remember

Edith Nylon
Femmes sous cellophane

Taxi Girl
Cherchez le garçon

Soft Cell
Tainted Love

aux amis d'amis, étaient motivées par cette foi, cette idée qu'un jour la bonne cassette parviendrait à la personne qui me donnerait ma chance.

Plus de vingt ans ont passé, mais lorsque je me trouve dans un club, que je vois le clignotement des stroboscopes, les galaxies d'étoiles projetées sur les murs par une boule à facettes qui lentement tourne, lorsque j'entends le son poussé très fort, que j'observe la réaction du public, je suis encore ému. Tous ces éléments me ramènent au premier flash, à la première émotion d'enfant, une nuit d'été en Italie.



Je devais avoir sept ou huit ans, nous étions en vacances en famille pour quelques semaines près de Rimini. Un soir, mes parents déposèrent mon frère sur le parking d'une discothèque des environs, la Baïa Imperial. Le panneau qui trônait à l'entrée promettait « sept pistes de danse, sept ambiances différentes et plusieurs bars en extérieur ». Depuis notre stationnement, à quelques pas des grilles du club, on pouvait même apercevoir la lumière diffusée par les spots, boules à facettes et autres stroboscopes qui tournoyaient dans un même mouvement, éclairant la nuit et faisant pâlir les étoiles. Au moment où mon frère descendit de la voiture pour se diriger vers l'entrée, une des salles en plein air résonna des premières mesures du titre de Donna Summer, *I Feel Love*. J'étais sur la banquette arrière de la voiture familiale, Donna Summer susurrait qu'elle sentait l'amour. Je me suis mis à reprendre les paroles en chœur dans un anglais proche du yaourt, mes mains moites appuyées sur la portière, la vitre baissée, la tête et le corps attirés hors de la voiture comme pour mieux se rapprocher de la source de bonheur. Un immense halo de lumières multicolores s'est alors déployé, tel un filet magique étendant son emprise sur le club. J'étais ébloui ! Dès le lendemain j'ai couru dans les boutiques de touristes acheter des autocollants de la Baïa Imperial à l'effigie de Marilyn Monroe. J'avais vécu un choc de vingt secondes qui allait me marquer à vie. Et de cette expérience resteraient des stickers qui finiraient leurs jours sur le contreplaqué de

mes meubles d'enfant, sur mes cahiers d'écolier, sur les platines de mon mini club et sur le miroir de la salle de bains de la famille Garnier. Un premier signe extérieur de fétichisme qui constituait le seul lien visible entre mon expérience italienne et mon désir de devenir Dj.

Bien des années plus tard, en jouant les bons disques au bon moment, en étant généreux avec le public, en faisant tout pour le toucher au cœur, j'ai pu me dire : « Voilà ce dont j'ai toujours rêvé, ce que j'ai toujours voulu ressentir. » Car avec le cumul des années une autre finalité que le simple plaisir de diffuser des bons disques s'était imposée. J'ai réalisé qu'il y avait un Graal à atteindre, une magie à tenter d'embrasser chaque nuit : faire rêver les danseurs, les surprendre, les séduire par le choix des couleurs musicales. Et réveiller chez eux ce besoin primaire, vital, de danser et de s'époumoner en chœur.

Pour cet échange, pas besoin d'être un leader naturel. Il faut juste aiguiser le goût de la rencontre. C'est un rapport étrange qui se développe entre le Dj et son public, une relation dans laquelle une domination, même sous-jacente, prédomine : le Dj capte une électricité dans l'air, cette énergie émanant de la rencontre entre la musique, les lumières et les danseurs, et ce dans le huis clos d'un club. Si tous les paramètres nécessaires à la naissance de l'alchimie sont réunis (des règles sociales pour quelques heures abolies, un désir viscéral de plonger dans la danse – de s'y abandonner), les danseurs libéreront une gamme de sentiments exceptionnelle. Un courant électrique se produit, son intensité comme son évolution ne tiennent plus qu'aux directions que le Dj donne. La musique devient voyage. Dans ces moments de grâce, soulever l'aiguille d'un disque dont l'écho résonne dans le sound-system d'un club équivaut à foudroyer cinq cents, mille, cinquante mille personnes d'un seul coup. Et a contrario même un bon disque joué au mauvais moment peut faire disparaître en un instant le fil et l'intrigue d'une histoire jusque-là savamment bâtie. Il n'y a pas d'autres secrets dans le rôle du Dj que le sens du partage.

Le mois de juillet 1988 touchait à sa fin lorsque je quittai Manchester, et c'est armé de deux platines Technics MKII, de

Et parfois, dans ces moments de grâce, **soulever l'aiguille d'un disque** dont l'écho résonne dans le sound-system d'un club

équivaut
à foudroyer
cinq cents, mille,
cinquante mille
personnes d'un
seul coup.

quelques sacs de vêtements et de plusieurs caisses de disques que je réintégrai ma chambre d'enfant à Bougival. Elle avait peu changé depuis les lointaines années de l'ouverture de mon micro club, quinze ans plus tôt.

De vieux posters de David Bowie ou Marilyn Monroe recouvraient encore les murs, mes deux antiques platines et ma boule à facettes n'avaient pas bougé, même les disques semblaient avoir été oubliés là, droits comme des I dans leurs caisses de bois. Des disques de Barry White, d'Earth Wind & Fire ou même Ted Nugent (personne n'est parfait). Le parfum des pièces consciencieusement astiquées flottait dans l'air.

Je flânai dans ces 25 m², m'assis sur mon lit trop étroit, déterrai de vieux magazines empilés dans des cartons puis, abandonnant un numéro d'*Actuel*, je me dirigeai vers ma vieille cabine Dj. J'allumai les interrupteurs, les spots clignotèrent, la boule à facettes se mit à tournoyer. Je me mis à fouiller dans mes anciens disques pendant que l'amplificateur à lampe chauffait dans un grésillement à peine perceptible, et déterrai un maxi 45 tours au sigle du label disco Casablanca, produit par le musicien allemand Georgio Moroder en 1977. Donna Summer, *I Feel Love*. Je sortis le disque vinyle de sa pochette plastique, l'essuyai délicatement d'un revers de manche, le plaçai sur le plateau de ma platine. L'aiguille crépita, trouva sa place sur les sillons, je réglai l'ampli à son maximum, et les premières notes emplirent la pièce. Un beat à mi-chemin entre le bruit métronomique d'un train en marche et la sensualité d'une basse disco emplit les murs de ma chambre pour onze minutes. Et tandis que le groove diabolique d'*I Feel Love* s'installait, je filai sur ma piste de danse, les bras en l'air, hurlant à la mort.

Le 1er août 1988 j'intégrai le Régiment de marche du Tchad de Montlhéry (le RMT) où je fis mes classes pendant six semaines. Pas le grand bonheur. Tout ce que je possédais tenait dans une boîte à chaussures. Vingt cassettes que je m'étais enregistrées avant de quitter Manchester. Ensuite, pistonné par une amie de ma mère, je fus affecté à Versailles comme serveur au mess des officiers. J'étais sauvé du naufrage, avec en prime la possibilité

de rentrer chez moi tous les soirs. Mais cela ne m'empêchait pas de me sentir coincé, sans perspectives. Plusieurs semaines défilèrent ainsi. Un jour, j'expliquai à mon adjudant, plutôt courtois et compréhensif, que j'avais une maison à Manchester et devais gagner ma vie pour en payer les traites. Il donna des instructions pour que je sois en charge de la musique à chaque réception donnée au mess des officiers.

Ces soirées réunissaient plus de deux cents militaires venus se lâcher le temps d'une nuit arrosée, et qui me réclamaient des disques de Mylène Farmer. Mais arrivait un moment où ils étaient trop ivres pour exiger quoi que ce soit. Je leur glissais quelques disques de house, les tubes underground de Chicago, *Can you Feel it* de Mister Fingers ou les disques de Royal House, et je regardais les cadres de l'armée se déhancher façon be-bop. C'est un détail amusant : ces militaires furent parmi les premiers en France à danser sur de la house.

En septembre 88, je pénétrai dans le club où les premières soirées acid-house jamais organisées à Paris avaient eu lieu. Nous sommes boulevard Poissonnière, à quelques enjambées du mythique Palace, au cœur des fondations du cinéma Le Rex. Je connaissais le Rex Club et sa réputation rock mais je n'y avais jamais mis les pieds. Intrigué, après ma journée de serveur au mess des officiers, je me rendis dans ce club qui allait bientôt faire partie de ma vie. Je descendis le long escalier qui mène, vingt mètres plus bas, à une longue salle sombre, basse de plafond. Je longeai un bar saturé de lumières blafardes. Face à moi s'étendait le cœur du Rex Club. Seuls quelques scans permettaient de discerner les corps des garçons. J'avançai à tâtons jusqu'à une piste de danse agencée en demi-cercle et délimitée par une scène de concerts entourée de lourds rideaux pourpres. Là, écrasés par un sound-system réglé selon une configuration rock (peu de basses, beaucoup de médium), des danseurs se trémoussaient comme au ralenti, arrosés par les flashs d'une rangée de stroboscopes. À droite de la piste, une seconde salle comprenant tables et alcôves faisait office de salle de décompression. Un bar plus intime recueillait une clientèle désireuse de bavarder entre

deux déhanchements, loin du fracas assourdissant de la musique. La cabine du Dj était située à la lisière de ces deux espaces, frontière imaginaire mais bien réelle. Je jetai un coup d'œil à l'antre du Dj et je réalisai que le Rex correspondait exactement au climat d'un club à l'anglaise.

Dans quelques années le Rex allait devenir le phare grâce auquel house music et techno navigueraient dans la nuit parisienne, marquant les esprits par ses prises de risques et sa foi inconditionnelle dans ces deux genres musicaux. Mon destin, tout comme celui de dizaines d'autres Djs ou musiciens, y est étroitement attaché. Mais avant d'aborder cet épisode, il convient d'en raconter l'histoire et les fondements.

Christian Paulet est l'âme du Rex depuis 1984, année où il fut engagé comme régisseur par le promoteur Garance Productions. L'idée d'origine était de faire une sorte de Cotton Club parisien. Lors de ces soirées l'orchestre se consacrerait au jazz big band, les musiciens étant habillés en costume rétro et jouant sagement alignés en rang. Mais le concept n'a jamais pris. À cette époque le rock alternatif était en pleine effervescence en France, et les programmateurs du Rex décidèrent de se positionner dans cette niche. Un rythme de trois concerts par semaine s'est très vite imposé, accueillant parfois des artistes qui deviendraient importants comme les Red Hot Chili Peppers, les Rita Mitsouko (dont le Rex accueillit le premier concert), Suzanne Vega, Tower of Power, Chris Isaak ou un after-show de Prince. Jusqu'en 1987, le Rex avait une image rock très forte, toutes les tournées qui passaient par Paris et qui convenaient à la capacité limitée de la salle, soit quatre cents personnes, s'arrêtaient boulevard Poissonnière.

Christian Paulet dépassa très vite ses fonctions de régisseur et se mit à organiser les concerts du Rex. Puis en 1987, le cinéma (propriétaire des lieux) commença à projeter ses films également en soirée. Le simple fait d'organiser les balances de son des groupes posait des problèmes de nuisance sonore. Garance Productions venait de racheter l'Élysée-Montmartre, la salle de spectacle du boulevard Rochechouart, et décida de se retirer de l'aventure. C'est à ce moment-là que Christian Paulet proposa aux propriétaires

du Rex de reprendre la direction du lieu. Tout était à reconstruire. Il démarcha les promoteurs de soirées à Paris, les invitant à venir travailler au Rex. Tous acceptèrent. Le Rex était toujours une salle clairement positionnée rock mais les concerts disparurent progressivement, et des soirées furent planifiées pratiquement tous les soirs. Les styles se sont eux aussi diversifiés ; des nuits rock, dub, hip-hop s'enchaînaient toute la semaine sans que leurs clientèles soient amenées à se croiser…

Un jour, Kevin et Barbara, promoteurs londoniens, proposèrent à Christian Paulet de monter une soirée acid-house au Rex Club. Il n'avait jamais entendu parler d'acid-house, mais comme ces gens semblaient sérieux et organisaient régulièrement des soirées de ce genre en Angleterre, il accepta. Cette première soirée house au Rex fut baptisée Jungle. Sur le flyer, les organisateurs n'avaient même pas mentionné le Rex. On n'y distinguait que l'adresse et le nom de la soirée. Christian se souvient : « J'ai trouvé cette nuit délirante, je n'avais jamais croisé une proposition comparable. C'était extravagant et chaleureux. À mes yeux, ce qui s'était produit durant cette soirée n'avait encore jamais eu lieu par ici, que ce soit au niveau de l'ambiance, de l'énergie ou de la clientèle. On trouvait une très forte proportion de gays, pas mal de gens branchés, des gens de la presse et de la mode intrigués par l'événement. Tous étaient d'une certaine façon les précurseurs du genre en France, ils avaient manifestement déjà entendu parler d'acid-house, gardaient un œil attentif sur ce qui se passait en Angleterre, certains avaient déjà fait plusieurs fois l'aller-retour Paris-Londres pour vivre les premières heures du Summer of Love. Les organisateurs proposaient un concept neuf autour de la fête. À une époque où tout s'essoufflait. Soudain, à travers la vague acid-house, on se trouvait face à une nouvelle énergie qui redonnait au public l'envie de sortir. J'ai été très marqué par cette découverte. Mais je n'ai à aucun moment imaginé que la house allait devenir une étape fondamentale dans l'évolution du Rex. J'ai juste constaté que le public se renouvelait, que la musique était neuve et pertinente. Alors nous avons décidé d'accueillir de plus en plus régulièrement la house dans nos murs. » Printemps 1988 : la house venait de trouver sa première résidence à Paris.